Document généré le 19 avr. 2024 22:06

L'Inconvénient

Parmi les hassidim

Joseph Rosen

Numéro 72, printemps 2018

La querelle de la laïcité

URI : https://id.erudit.org/iderudit/88215ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)
2369-2359 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Rosen, J. (2018). Parmi les hassidim. *L'Inconvénient*, (72), 32–38.

Tous droits réservés © L'Inconvénient, 2018

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

PARMI LES HASSIDIM

Joseph Rosen

Mon irritation envers mes voisins ultraorthodoxes avait-elle fait de moi un mauvais multiculturaliste ?

Le jour où j'ai emménagé dans le Mile-End, j'étais ravi de m'installer dans un quartier peuplé de hassidim. Le vendredi soir, je regardais les groupes d'hommes sombrement vêtus, portant chapeau de fourrure, papillotes et bas noirs ou blancs, marcher avec assurance au milieu de la rue, comme pour marquer leur refus de conduire lors du shabbat. Ils me semblaient sortis d'une autre époque – celle des Juifs errants, vivant en marge du temps – et me rappelaient, que je le veuille ou non, l'histoire des Juifs européens, mes ancêtres. Personnellement, je préfère la pizza pepperoni-fromage et le scotch au vin cachère, et la plupart de mes amis sont des pécheurs athées. J'ai néanmoins un faible pour les questions entourant la foi, si bien que je me réjouis de voir autour de moi des gens qui s'emploient à entretenir les rites judaïques ancestraux. Il faut bien, après tout, que *certains* d'entre nous renoncent au bacon pour préserver le monde tel que nous le connaissons. Ce n'est pas une blague : selon le dogme du judaïsme ultraorthodoxe, certains groupes de Juifs doivent se consacrer entièrement à l'étude de la Torah pour nous prémunir contre la fin du monde.

Le jour du shabbat, j'entends, à travers les murs de mon logement ou depuis mon perron, les mélodies yiddish traditionnelles. Leurs rythmes font remonter à ma mémoire mes voyages à Jérusalem et les prières enthousiastes des fidèles. J'aime me rappeler que d'autres mondes que le nôtre existent. J'ai entendu ces murmures mystiques près de l'océan, dans le désert, au cœur d'ébats amoureux, sous l'influence de la drogue, et parfois même dans des incantations, en ces rares occasions où je me suis retrouvé dans un lieu de culte. Les païens de mon espèce ont une autre religion : c'est le culte de l'agenda bien rempli. Nous prions en égrenant avec une fierté mal dissimulée le chapelet de nos responsabilités professionnelles. Les samedis, pour celui qui vit dans une rue peuplée de hassidim, sont un rappel de ce que nous avons sacrifié sur l'autel de la modernité industrielle, numérique et capitaliste : l'éternité, l'archaïsme, la transcendance.

Or après plus de dix ans de voisinage avec les hassidim, je n'entends plus ces murmures célestes. Je sens plutôt l'odeur des poubelles. Les hassidim produisent plus d'ordures ménagères qu'il semble humainement possible d'en générer : deux fois par semaine, lorsque je m'assois sur mon perron comme je le fais depuis des années, je me retrouve entouré de dizaines de sacs-poubelle. Les duplex – ces bâtiments abritant deux unités d'habitation superposées – dominent dans mon quartier. Presque tous leurs occupants sont des hassidim. Et puisque leur mission divine est de procréer, des nuées d'enfants – en qui certains voient des « soldats de Dieu » – se disputent chaque mètre de trottoir. Au cours des derniers étés, les ordures ont fait ce qu'elles font généralement par les grandes chaleurs et rendu les trottoirs impraticables jusqu'au passage des éboueurs. Leur suintement forme des flaques qui empestent une journée de plus, et leur puanteur dissout jusqu'aux notions de temps et d'espace.

Il m'est arrivé de craindre que les ordures des hassidim n'attirent les rats, et chaque fois je me suis demandé si je n'étais pas en train de répéter inconsciemment un même historique de l'antisémitisme européen. Les nazis n'hésitaient pas à souligner le prétendu lien entre les Juifs et la vermine. Avais-je intériorisé la « haine de soi juive » ? Pas nécessairement : mon voisin m'a informé par la suite qu'une famille de rongeurs avait élu domicile sous mon perron.

Les aspects religieux du quotidien hassidique heurtent parfois ma morale séculière. Les hassidim sont des fondamentalistes qui observent rigoureusement la loi talmudique.

Pour eux, l'homosexualité est un péché ; ils n'enseignent pas la théorie de l'évolution à leurs enfants, et ont tendance à séparer strictement les rôles sexuels. Les hommes étudient les anciennes lois sacrées et les prières pendant que les femmes s'occupent des tâches ménagères et de leur nombreuse progéniture. (L'autorisation de recourir à la contraception relève du rabbin, qui décide au cas par cas.) Les contacts physiques entre hommes et femmes sont interdits sauf au sein du mariage. Ma tante, une féministe juive en avance sur son temps, m'a toujours dit qu'elle ne pouvait s'identifier à ce groupe profondément patriarcal. « Je ne peux pas porter de *tsitsith* [les franges tressées qui ornent le coin d'un vêtement religieux], je ne peux pas faire partie d'un *minian,* je ne peux pas réciter le kaddish. Alors, comment puis-je m'intégrer ? Quelle est ma place ? »

Les médias canadiens-anglais sonnent régulièrement l'alarme à propos des fondamentalistes musulmans, mais la plupart ferment les yeux sur les Juifs intégristes (contrairement aux médias québécois, qui tapent sur les deux groupes). Si nous entendons fréquemment parler des femmes qui adoptent le niqab ou le hijab, de nombreuses Juives orthodoxes vont pourtant plus loin et se rasent la tête, en signe de pudeur. (Le couvre-chef et la perruque sont permis, mais les cheveux naturels féminins exerceraient un trop grand pouvoir sexuel pour être exhibés.) Les hassidim tentent d'éviter le système juridique laïque canadien chaque fois qu'ils le peuvent, et leurs rabbins appliquent ce qu'ils considèrent comme le droit talmudique : l'équivalent juif de la charia.

Dans l'arrondissement d'Outremont, voisin huppé du Mile-End, certains résidants francophones militent sans relâche contre la communauté hassidique. Alors que l'avenue du Parc, qui traverse le Mile-End, accueille à bras ouverts l'établissement de synagogues, Outremont tenait l'an dernier un référendum sur le maintien d'un règlement interdisant les nouveaux lieux de culte sur deux de ses grandes artères. Par ailleurs, des fonctionnaires municipaux ont souvent refusé d'accorder un permis pour l'organisation d'un défilé en l'honneur d'un rabbin en visite au Québec ou pour l'agrandissement d'une synagogue. À l'occasion de la Souccot, une fête célébrée à l'automne, les hassidim construisent des abris temporaires appelés souccas, qui symbolisent l'époque où nous errions comme des étrangers dans le désert. Certains Québécois ont ces cabanes en horreur et exercent des pressions afin que la réglementation soit modifiée pour en limiter l'usage.

Les Juifs du Québec ont l'habitude d'invoquer l'antisémitisme français. (Comme en témoigne l'une des blagues préférées de mon père, lorsqu'il était enfant : « Pourquoi les boulevards parisiens sont-ils bordés d'arbres ? Parce que les nazis aiment défiler à l'ombre. ») Les anglophones, pour leur part, ne laissent jamais passer une occasion de traiter les Québécois de xénophobes et de défendre les hassidim bec et ongles. Je me demande toutefois si ces gens ont vraiment à cœur la protection des droits des Juifs intégristes ou s'ils ne sont pas simplement ravis d'avoir un prétexte pour dénigrer les francophones du Québec. J'ai peut-être développé une sorte de « haine de soi anglophone », mais depuis quelques années, j'éprouve une sympathie grandissante pour les activistes québécois qui provoquent les conversations publiques autour de l'intégration des minorités. La question me touche particulièrement et fait vibrer mon besoin d'appartenance, maintenant que j'habite au milieu d'une bande de Juifs qui semblent vouloir m'éviter à tout prix.

•

Lors de sa création, dans l'Europe de l'Est du 18e siècle, le mouvement hassidique incarnait une forme de renouveau religieux populaire. À l'époque, le judaïsme rabbinique était une activité élitiste réservée aux quelques élus de la communauté qui étaient assez riches ou dévots pour consacrer leur vie à l'étude. Les hassidim se concentraient plutôt sur le bonheur et la spiritualité que leur procurait l'immersion religieuse ; la danse et les chants comptaient davantage que l'apprentissage livresque.

Ce qui avait commencé comme un mouvement populaire dynamique finit par se fragmenter en sectes querelleuses où chaque groupe suivit un rabbin en concurrence avec ceux des autres villages. Ces sectes se moulèrent sur le modèle dynastique, en transmettant de père en fils l'autorité rabbinique en place. Ces *rebbes* devinrent des roitelets en qui leurs fidèles admiratifs voyaient des hommes qui vivaient plus près de Dieu. Ceux pour qui ce monde est étranger présument – sans doute à cause des barbes et des vêtements noirs – que les hassidim sont, comme les amish, de rigides ascètes, ennemis de tout ce qui ressemble à du plaisir. En fait, quand l'occasion s'y prête, mes pieux voisins adorent faire la fête.

On m'a invité, il y a quelques années, à assister à un événement hassidique qu'organisait la communauté locale pour souligner la visite d'un rabbin de New York. (C'était à l'époque où quelques hassidim cherchaient des alliés du monde laïque pour les aider à contester les politiques de zonage d'Outremont : ils ont invité un conseiller municipal et quelques Juifs locaux.) Le *rebbe,* entouré de ses acolytes et de membres masculins de sa famille selon un ordre hautement hiérarchique, s'est attablé devant des plateaux débordants de victuailles que l'on a ensuite fait circuler afin que tous puissent profiter de ses restes. Après avoir grignoté les reliefs sacrés – je pense que les morceaux qui ont touché sa barbe procurent des vibrations supplémentaires à celui qui les mange –, les participants ont chanté et dansé leur vie.

Chaque secte se distingue légèrement des autres par la tenue de ses membres, laquelle imite les styles en vogue au sein de l'aristocratie polonaise et lithuanienne d'autrefois. Le shtreimel – un grand chapeau circulaire bordé de fourrure – peut valoir quelques milliers de dollars. (Un soir, après avoir été témoin de l'incendie d'une maison hassidique, un ami déclara, pince-sans-rire, que dans pareille situation les hassidim sortent d'abord leurs enfants, suivis de peu par leurs shtreimels.) Les chapeaux, la longueur des pantalons et les bas témoignent, par leurs différences, d'importantes distinctions. De nombreuses sectes interdisent toute union hors de leurs rangs.

Steven Lapidus, chercheur à l'Université Concordia, étudie les hassidim depuis vingt ans. Un bon nombre de leurs coutumes dites « traditionnelles » sont en fait, me dit-il, plutôt récentes. À l'instar de l'islam intégriste, l'orthodoxie hassidique est souvent plus austère que les pratiques historiques que prétendent imiter ses fidèles. Steven Lapidus souligne que les communautés hassidiques montréalaises interagissent avec le monde laïque d'une façon différente de celle des regroupements plus importants en Israël et à New York. Si la communauté hassidique de Brooklyn se compose en grande partie de descendants de réfugiés d'Europe de l'Est qui ont fui le continent avant la Deuxième Guerre mondiale, de nombreux hassidim montréalais étaient des survivants hongrois et tchèques de l'Holocauste. Le bagage traumatique exceptionnel qu'ils portaient à leur arrivée ici contribue à expliquer que la communauté hassidique montréalaise reste à ce point fermée aux étrangers.

Les hassidim ne parlent pas aux gens qu'ils croisent dans la rue ; c'est l'une des doléances les plus courantes qu'expriment les gens du voisinage. Les visiteurs qui s'aventurent dans le quartier pour acheter ses célèbres bagels sont charmés, mais ceux d'entre nous qui y vivent depuis longtemps en conçoivent un sentiment d'isolement. Je croise des hommes qui vivent à quelques portes de chez moi depuis plus de cinq ans et avec qui je n'ai jamais réussi à avoir un contact visuel.

En tant que progressiste, je sais que je ne suis pas censé faire des généralisations sur des groupes. Mais en ce qui concerne les hassidim, tout leur style de vie (du moins ses aspects visibles) vise à préserver le caractère homogène de leur communauté et à la distinguer du reste du monde. Comme le fait remarquer l'historien Yuri Slezkine, les restrictions vestimentaires et alimentaires ont souvent pour but de maintenir les minorités ethniques séparées : quand on ne mange pas à la même table, on ne dort pas ensemble.

Il y a quelques étés, j'ai connu divers conflits avec ma voisine de palier, Juive hassidique peu amène qui tentait d'empêcher ma fille, Ruby, de jouer sur *sa* portion du trottoir, et ce, malgré le fait que ses propres enfants (et des dizaines d'autres) couraient à leur guise d'un bout à l'autre de la rue tout l'été. Quand Ruby traçait un jeu de marelle, la voisine lui disait de ne pas utiliser de craie. La coupe a débordé le jour où nous avons eu un chien, un animal que craignent de nombreux enfants hassidiques. Non contente de la clôture de fer forgé qui sépare nos deux galeries, ma voisine installa une hideuse cloison en plastique vert ondulé. Et bien sûr, l'extrémité pointue des vis ayant servi à faire la besogne se retrouvait de mon côté de la galerie.

Peu après, trois ou quatre résidantes hassidiques de notre rue m'ont dit bonjour au passage, ce qu'elles n'avaient jamais fait auparavant. Je ne peux pas jurer de leur intention, mais j'ai eu l'impression qu'elles me disaient : « Nous ne sommes pas comme cette femme. » J'ai réalisé que ma voisine bougonneuse ne représentait pas l'ensemble de la communauté hassidique et que j'étais simplement tombé sur une personne désagréable. J'ai aussi compris que j'avais cédé au racisme dans sa forme la plus classique en associant le comportement de cette dernière à l'ensemble du groupe. Tout l'été, je me suis trimballé en détestant les hassidim, m'en plaignant à mes amis, prenant des photos de leurs ordures et marmonnant à quel point « ils » étaient dégoûtants. Mais depuis le conflit, les femmes de part et d'autre de mon immeuble me saluent de plus en plus fréquemment. Même chose pour Joseph, un jeune hassid qui habite le duplex immédiatement au sud du mien. Il me sourit chaleureusement quand nous nous disons *boker tov,* qui veut dire « bonjour » en hébreu.

Fort de ces nouvelles marques d'amitié, j'ai rendu visite à mon autre voisin, Joseph, qui habite le duplex immédiatement au nord du mien, juste au-dessus de la bougonneuse (oui, ça fait trois Joseph d'affilée). Il est plus aimable depuis qu'il a découvert que nous sommes de la même tribu : il me salue lors des fêtes juives et nous bavardons amicalement chaque fois qu'il va visiter son *rebbe* en Israël. J'apporte une *yarmulke* pour me couvrir la tête au cas où il m'inviterait chez lui.

Pendant notre conversation, devant chez lui, Joseph convient que les hassidim mènent une vie confidentielle et pétrie de restrictions, en ajoutant qu'il y a du bon à compter de nombreux amis au sein d'un groupe soudé et fondé sur des valeurs familiales et communautaires. Il conduit bénévolement des gens à l'hôpital et adore manger et chanter lors des jours de fête. En montrant la clôture verte de notre voisine, je lui demande ce qu'il en pense. Il choisit ses mots avec soin pour dire qu'elle n'aurait pas dû être installée. Il adhère à la séparation de sa communauté d'avec les non-Juifs, mais considère qu'elle passerait mieux par l'éducation que par les barrières physiques. Nous nous quittons sans que j'aie eu besoin de ma *yarmulke* : il ne m'a jamais invité chez lui.

Lorsqu'elle avait trois ou quatre ans, Ruby jouait avec les jeunes voisins hassidiques. C'était comme dans le bon vieux temps, quand les enfants s'amusaient à leur guise, sans supervision, jusqu'à ce que leurs parents les fassent rentrer pour souper. Au moins, les enfants hassidiques profitaient de ce que tous les livres d'éducation recommandent : la liberté de jouer sans contraintes. Et laissés à eux-mêmes, les enfants trouvent toujours un moyen de s'amuser.

À la fin de la journée, Ruby rentrait en se vantant de parler yiddish. Pour nous le prouver, elle débitait un charabia qui sonnait étonnamment vrai. Ruby en vint même à connaître un garçon par son nom, en l'occurrence Dovid, le fils de Joseph (celui qui habite du côté nord), chacun enseignant à l'autre les rudiments de sa langue. Avec les années, cependant, leur relation a changé : untel a dit quelque chose à unetelle, qui l'a dit à une autre. Bientôt, aucun des jeunes hassidim ne voulut jouer avec Ruby. De temps en temps, les enfants se moquaient les uns des autres, à bonne distance : la clôture qu'avaient érigée les adultes pour les séparer avait transformé les gamins d'un quartier en adversaires tribaux. Je devais maintenant dire à Ruby qu'elle ne pouvait pas se poster sur notre galerie pour lancer des ballons remplis d'eau aux jeunes hassidim.

Il y a quelques années, lorsque ma propriétaire – une vieille femme d'origine italienne qui vivait juste en dessous de chez moi – est décédée, sa fille s'est mise en quête de locataires. Peu après, mon conjoint m'appelait au bureau pour

m'informer qu'une famille hassidique était en train de visiter les lieux. « Pas question », me suis-je dit, glacé à l'idée que Ruby se retrouve entourée de hassidim, non seulement sur un plan horizontal, mais aussi sur un plan vertical. Elle n'aurait jamais personne avec qui jouer, et je devrais vivre dans l'ombre d'une montagne d'ordures encore plus haute. Sans hésiter, je téléphonai à Ian, le père d'une camarade de classe de Ruby, parce que je le savais insatisfait du logement qu'il habitait. Pour mon plus grand bonheur, il a emménagé avec sa petite famille, et nous partageons régulièrement un repas pendant que nos enfants courent sur le trottoir. « Dieu merci », me suis-je dit après la signature du bail, « les nouveaux voisins ne sont pas juifs ! » Mon grand-père – qui a fui les pogroms cosaques de la Russie – a dû se retourner dans sa tombe.

•

« Je suis le diable », dit Pierre Lacerte. « Ainsi soit-il. »

On a maintes fois accusé Pierre Lacerte d'antisémitisme, particulièrement lorsqu'on l'a surpris dans les rues du quartier en quête de preuves à photographier montrant que ses voisins hassidiques ne respectent pas le règlement municipal. En 2007, l'un d'eux a intenté une poursuite en diffamation à son endroit, sans succès. Lacerte a répliqué en créant un blogue acerbe dans lequel il dénonce les habitudes prétendument illégales des hassidim d'Outremont. Lorsqu'on l'accuse d'alimenter des croyances qui oppriment les hassidim, Lacerte se dépeint au contraire comme l'opprimé qui s'insurge contre leur puissante machine de relations publiques. Voici ce qu'il écrivait en 2008 : « Nous […] avons soulevé des questions, retourné des cailloux, démasqué des pratiques douteuses et révoltantes. C'est fou le nombre de *bibites* qui sont sorties en courant lorsque nous avons braqué nos lampes de poche dans les coins d'ombre. » L'association des Juifs à la vermine renferme une sinistre connotation historique. Mais considérant ma propre fixation sur les rats, je suis bien mal placé pour juger.

Lorsqu'il débarque chez moi, Lacerte est prêt à en découdre, mais évite soigneusement de prononcer le moindre propos antisémite. Il distingue les hassidim des autres Juifs et me dit qu'il compte des amis juifs (tout en étant conscient que cela ne signifie en rien qu'il n'est pas antisémite). Je tente de le mettre à l'aise en reconnaissant que j'entretiens moi-même des récriminations concernant mes voisins, ce à quoi il répond en badinant que je dois entretenir « la haine de soi juive ».

Je connais la source de mon malaise. J'essaie donc plutôt de mettre le doigt sur ce qui énerve Lacerte. « Tout ce qu'ils font dans la vie est dicté par la religion », dit-il, se faisant peut-être l'écho du dégoût des catholiques francophones à l'égard de l'ordre théocratique qui régissait autrefois le Québec. Il décrit les hassidim comme des Juifs ségrégationnistes qui « refusent que leurs enfants aient le moindre contact avec nous ».

Pour avoir entendu parler de lui pendant des années, il y a longtemps que j'ai classé Pierre Lacerte dans la catégorie des réactionnaires hargneux. Or après dix ans de vie parmi les hassidim, je me surprends à lui prêter une oreille plus attentive. Et je me demande s'il ne dit pas simplement tout haut ce que des anglophones polis ne murmurent que devant leurs proches.

La longue liste de doléances de Pierre Lacerte à l'égard des hassidim d'Outremont concerne principalement l'utilisation de l'espace public : cours jonchées de détritus, façades mal entretenues, asiles de nuit illégaux, stationnement en double et consommation illicite d'alcool dans une synagogue, agrandissement d'une autre sans permis. Je trouve cependant qu'il charrie quand il s'emporte contre le non-respect du règlement municipal à l'occasion d'une fête de rue célébrant Sim'hat Torah, qui marque le début d'un nouveau cycle de lecture de la Torah. Cette dernière est au cœur du quotidien des Juifs, de leurs études et de leur culture. Or la vue des hassidim défilant dans les rues pour souligner la création d'un livre sacré indispose Lacerte. « Quelqu'un a payé dix mille dollars, vingt mille dollars ou trente mille dollars pour [la création d']une Torah transcrite sur la peau d'un animal particulier ou de je ne sais quoi », dit-il.

Le prix d'une nouvelle Torah me semble peu pertinent. Nous sommes nombreux à dépenser de l'argent pour toutes sortes de choses qui semblent ridicules aux yeux d'autrui. De plus, les défilés, les fêtes de rue et les festivals abondent à Montréal. « Ce n'est pas la même chose », rétorque Lacerte. « Quand ça vient de l'arrondissement, ce n'est pas réservé à un segment de la population. C'est une célébration pour toute la communauté, sans égard à la langue, à la couleur de la peau ou à la religion. » Je lui rappelle qu'une église catholique située non loin ferme une intersection de la rue Saint-Urbain – que Mordecai Richler a rendue célèbre – à l'occasion du Festival Portugal. « Ce n'est qu'une fois par année ! » dit Lacerte. On ne peut s'empêcher de sentir un certain favoritisme, mais ses critiques ne sont pas dénuées de logique. Comme de nombreux francophones au Québec et en France, Pierre Lacerte est très sensible à l'utilisation équitable de l'espace public.

Je n'entretiens pas de relations étroites avec mes voisins, mais certains hassidim sont disposés à parler de leur mode de vie avec des Juifs laïques. J'ai demandé à Naftuli, un hassid plutôt avenant, pourquoi les propriétés des hassidim sont si moches. Il m'a répondu que nombre de ces résidences étaient bien entretenues à l'intérieur, mais qu'« on ne fait pas étalage de sa richesse ». Considérant les origines européennes des communautés hassidiques, l'argument présente une certaine logique : pourquoi avertir des pillards antisémites que votre maison vaut le détour ?

Quelques mois plus tard, alors que je l'ai invité à la maison, Naftuli m'en dit plus. Les mères de famille nombreuse n'ont pas le temps de faire du jardinage. Ce n'est pas une priorité. Plusieurs d'entre elles n'arrivent même pas à faire toute la vaisselle, semble-t-il : lors du shabbat, les hassidim sont nombreux à utiliser de la vaisselle et des plats de service jetables, ce qui explique en partie tous ces sacs-poubelle.

Les grandes villes engendrent parfois de curieuses associations. Dans mon quartier, les hassidim ont trouvé une singulière alliée en la personne de Leila Marshy, une Montréalaise d'origine palestinienne qui s'est sentie inter-

pellée lorsqu'elle a vu un groupe de résidants francophones d'Outremont – dont Pierre Lacerte – militer contre les hassidim. Elle a réagi en cofondant un groupe pour favoriser le dialogue entre les hassidim et leurs voisins laïques.

Lorsque j'exprime mes propres frustrations concernant la laideur des jardins des hassidim, Leila Marshy réagit avec enthousiasme : « Il faut travailler là-dessus ! » Au cours de l'été 2014, son groupe a organisé l'événement Jardinage Voisinage et envoyé un feuillet explicatif aux hassidim dont le jardin laissait à désirer. « Nous leur avons proposé de venir aménager leur jardin gratuitement », dit-elle. Avec un groupe de bénévoles, la jeune femme a acheté de la terre, du paillis et des plantes, et l'escouade a aménagé environ six jardins. Elle raconte que l'une des femmes hassidiques qui ont participé s'est découvert une passion pour le jardinage.

Leila Marshy a créé des liens étroits au sein de la communauté hassidique, mais elle reconnaît que certains de ses membres ressassent des stéréotypes négatifs sur les Arabes. « De nombreux hassidim partagent le point de vue sioniste voulant que les Arabes constituent un obstacle à l'accomplissement de leurs écritures. » Elle préfère toutefois se concentrer sur leurs points communs. « Comme Palestinienne, dit-elle, je sais ce que c'est que de voir sa culture et son milieu de vie constamment attaqués, et sa légitimité toujours contestée. Je crois que ça me rend sensible à l'égard d'un groupe de gens qui vit peut-être la même chose. » Pendant des années, elle a été une ardente activiste pour la cause palestinienne. Avec le temps, cependant, les injustices dont elle était témoin dans son environnement immédiat ont commencé à l'interpeller davantage. « Je ne vis plus en Palestine. Et j'ai signé mon lot de pétitions. Ce que je peux faire, en revanche, c'est voir comment je peux contribuer à résoudre les problèmes que j'observe ici, dans ma collectivité. »

Lorsque je lui demande si, à ses yeux, le mouvement antihassid relève de l'antisémitisme, elle préfère considérer la situation dans un contexte plus large : « Dans les années 1970 et 1980, des anglos comme nous s'ouvraient sur le monde ; le *multiculturalisme* était un mot nouveau. Les immigrants étaient censés venir ici et partager leur bagage avec nous ; nous étions censés célébrer notre identité. C'était ce qui nous définissait comme Canadiens, immigrants compris. » Or les Québécois n'ont pas voulu de ce projet et se sont plutôt consacrés à définir leur identité par opposition à celle du Canada anglais. « Je crois qu'après les années 1980 », poursuit Leila Marshy, « ils ont regardé autour d'eux et commencé à voir tous ces gens qui n'étaient pas comme eux. Et ils n'ont pas encore franchi l'étape suivante. Ils sont encore centrés sur leur nombril, particulièrement les quarante ans et plus. »

Rachad Antonius, professeur à l'UQAM, propose une interprétation plus généreuse. « Je ne dirais pas que c'est du racisme, mais plutôt un désir d'être complètement partie prenante », dit-il. Arrivé au Québec il y a quarante-sept ans après avoir quitté l'Égypte, ce spécialiste des questions d'immigration et de racisme au Québec se considère comme bien accepté par ses concitoyens. « Les Québécois sont très ouverts à la différence pourvu qu'ils sentent chez l'autre une volonté d'interagir et de s'intégrer. » L'insécurité qu'ils éprouvent à l'égard de leur propre groupe identitaire explique pourquoi certains Québécois nationalistes tiennent tant à ce que les minorités participent à la vie publique.

« Je ne demande pas [aux gens] d'arrêter de parler anglais, yiddish ou chinois chez eux », dit Pierre Lacerte. « Ils peuvent prier la tête en bas et les pieds au plafond : ça ne me dérange pas. Ça relève de la sphère privée. » Sauf que l'intégration, croit-il, exige le respect de valeurs fondamentales, dont l'éducation et l'utilisation du français comme langue commune.

C'est ce qu'occultent les anglophones lorsqu'ils dégainent leurs accusations de racisme : pour préserver leur identité, les Québécois francophones veulent inclure les minorités complètement dans la sphère publique.

•

Durant ses jeunes années au sein de la communauté Kiryas Tosh, située à Boisbriand, dans la banlieue nord de Montréal, Yohanan Lowen n'avait pas le droit de lire des livres – pas même ceux d'auteurs juifs pratiquants – s'ils n'étaient pas écrits en yiddish ou en hébreu hassidique, ou s'ils n'avaient pas été approuvés par un rabbin ultraorthodoxe. La communauté voulait, selon Lowen, éviter que les « âmes pures » de ses membres ne soient « empoisonnées par le monde ». Le simple fait d'entendre par hasard un bulletin de météo à la radio aurait prétendument suffi à altérer son âme. Les téléphones cellulaires y étaient considérés comme un grand danger et seuls certains modèles – ceux qu'on rabat – pourvus d'un accès limité à Internet y étaient tolérés.

« Ils invoquent la religion, mais [leurs règles] ne servent essentiellement qu'à limiter de plus en plus votre vie pour mieux la contrôler », dit l'homme qui, avec sa femme Shifra et leurs quatre enfants, a rompu avec la vie hassidique en 2009.

Aujourd'hui, Yohanan Lowen poursuit le gouvernement du Québec de même que son ancienne école, la commission scolaire et le rabbin. S'il sait lire et écrire en judéo-araméen de Babylone, il est incapable de parler français et n'est arrivé à maîtriser l'anglais que vers la fin de la vingtaine. Après avoir quitté la communauté Tosh – une épreuve en soi –, il a constaté qu'il ne disposait pas des outils élémentaires pour travailler dans le monde séculier. Aussi a-t-il décidé de poursuivre en justice le gouvernement et son école rabbinique en alléguant que l'un et l'autre n'avaient pas veillé à lui inculquer le programme d'études qu'impose le ministère de l'Éducation. Les plus vifs partisans du multiculturalisme auront beau voir de l'antisémitisme dans l'assimilation forcée des Juifs hassidiques, Lowen croit au contraire, comme il l'affirmait lors de son passage à l'émission *Tout le monde en parle,* que Québec fait preuve d'antisémitisme en ne garantissant pas aux enfants juifs la même éducation que celle que reçoivent les autres enfants.

Son avocate, Clara Poissant-Lespérance, explique que, depuis que la Révolution tranquille des années 1960 et 1970 a sonné le glas de l'autorité de l'Église catholique, les Québécois voient l'éducation séculière comme le fondement de la citoyenneté. Or dans les écoles de la communauté Kiryas

Tosh, les enseignants ne peuvent pas parler d'évolution ou de questions entourant la reproduction ou le féminisme.

En matière d'éducation sexuelle, l'ignorance des hassidim est généralisée. Tamara (dont le prénom a été changé par égard pour sa vie privée) a grandi dans une communauté hassidique sans jamais s'y sentir chez elle. À huit ans, elle éprouvait déjà un sentiment d'imposture. À dix-sept ans, elle savait qu'elle ne ferait jamais partie du groupe. Elle savait aussi qu'elle ne voulait pas se contenter d'être l'épouse ou la mère de quelqu'un : même privée d'une éducation séculière, elle a trouvé une voie vers le féminisme. Les hommes hassidiques, explique-t-elle, se trouvent dans un état perpétuel de répression sexuelle. Elle ajoute que la sexualité, chez les hassidim, se pratique dans le noir. « En fait, l'histoire du trou pratiqué dans le drap n'est pas si éloignée de la vérité. »

Tamara relate le cas – que lui a raconté un psychologue – d'un couple hassidique ayant consulté pour un problème d'infertilité. Les consultations ont révélé que l'homme ne bougeait pas après avoir pénétré sa femme. Son manque de connaissances sur la mécanique reproductive n'était rien comparativement à sa capacité à réprimer les mouvements instinctifs de son corps. Elle ajoute qu'on interdit même à certains hommes hassidiques de dormir sur le ventre – parfois dès leur plus jeune âge – pour éviter que la friction du drap sur leurs organes génitaux n'entraîne un « déversement de leur semence » : chaque spermatozoïde est sacré. Selon la jeune femme, cette forte répression explique pourquoi tant d'hommes hassidiques baissent les yeux lorsqu'ils croisent une femme qui ne fait pas partie de leur communauté : c'est une forme de hijab psychologique.

De façon générale, le gouvernement du Québec permet aux hassidim de gérer leur propre système éducatif. Cependant, la cause de Lowen pourrait amener un changement à cet égard. Peu après notre conversation, une école hassidique clandestine faisait l'objet d'une opération d'envergure menée par la Direction de la protection de la jeunesse (DPJ). À une autre époque de ma vie, j'aurais appuyé le fait de laisser les hassidim déterminer eux-mêmes leur programme d'enseignement. J'ai changé d'avis : je n'ai rien contre l'étude de la Torah, mais je ne veux pas qu'on empêche systématiquement des enfants d'avoir accès à la science, à l'éducation à la sexualité et au féminisme.

•

Un vendredi, juste avant le shabbat, Joey Tanny jouait au hockey avec des enfants mexicains devant la maison familiale lorsque son père en sortit et mit fin au jeu. Joey Tanny, qui avait douze ans à l'époque, se souvient de ce qu'il s'est dit : « Mais c'est un *kiddush Hashem* [un honneur rendu à Dieu] », puisqu'il gagnait. Dès son quinzième anniversaire, le jeune homme savait qu'il en avait assez de la vie hassidique, et il commença à songer à quitter la communauté. En plus du chapelet habituel de critiques concernant le mode de vie hassidique, Joey Tanny ajoute que le racisme, le sexisme, l'homophobie et l'islamophobie y sont des problèmes courants.

« J'ai grandi en pensant que lorsque le Messie viendrait soixante-douze non-Juifs tiendraient chacun de mes *tsitsith* », dit-il. Il se souvient d'une histoire qu'on lui racontait, dans laquelle l'âne d'une personne s'effondre sur la route et meurt. « S'il s'agit d'une personne juive, il faut s'arrêter et offrir son aide, autrement rien ne nous y oblige », dit-il. « [Et] il n'y a rien de mal à manquer de respect à la prof de français, puisqu'elle n'est pas juive. C'est une *shiksa*. »

L'histoire de l'âne me rappelle un incident survenu il y a quelques années, lorsqu'une jeune cycliste a fait une chute dans ma rue. De mon balcon, où je me trouvais, je voyais quatre ou cinq femmes hassidiques à proximité, mais aucune ne lui est venue en aide. Je suis descendu en vitesse en criant à mon conjoint d'apporter des serviettes : la femme saignait abondamment et aurait sans doute besoin de points de suture. Mes voisines passives n'étaient peut-être pas représentatives de la majorité hassidique – comme le suggère le chercheur Steven Lapidus – craignant trop d'entrer en contact avec la société séculière pour composer le 911. Elles auraient peut-être fini par secourir la cycliste. Mais leur réticence à le faire m'a secoué. Et si ma fille se blessait de la sorte ? Mes voisines détourneraient-elles les yeux parce qu'elles ne verraient en elle qu'une *shiksa* ?

Les hassidim érigent des murs que les étrangers décodent comme une manifestation de froideur, voire d'hostilité. Mais à l'intérieur de ces murs, la communauté est chaleureuse et généreuse. Steven Lapidus compte de nombreux amis hassidiques. Il les rencontre dans leurs synagogues et chez eux, il assiste à leurs bar-mitsva et à leurs mariages. Il comprend aussi les avantages que procure une communauté tissée serré. Ses membres disposent de banques de médicaments communautaires qui garantissent un approvisionnement à ceux qui en ont besoin. Ils donnent nourriture et meubles aux plus démunis. Les hassidim peuvent compter sur une forme de société civile charitable et très fonctionnelle. Elle est simplement séparée du reste de la population.

« C'est pour ça qu'ils nous détestent. Ils voient un système qui fonctionne, et ça se trouve sur leur territoire : ce n'est pas parce qu'on est juifs », dit Naftuli, avec qui j'ai parlé du problème des ordures. Selon lui, les Québécois, lorsqu'ils observent les hassidim, voient une culture florissante, une relève abondante et une langue vigoureusement protégée. La jalousie, croit-il, entraîne la xénophobie et l'exigence d'assimilation : « Sans nos murs, nous ne serions pas *nous* ; nous serions *vous*. »

Leila Marshy tient un discours semblable : « J'ai toujours trouvé que les Québécois, plus que n'importe qui, devraient comprendre les hassidim. La protection de la langue, de la culture, de l'histoire, la réticence à laisser des éléments extérieurs diluer leur culture, c'est ce que font les Québécois. »

Si le mode de vie hassidique fonctionne bien pour qui s'y conforme, il en va autrement pour ceux qui, comme Joey Tanny, veulent être libres de jouer au hockey avec des enfants qui ne sont pas juifs ou de porter des pantalons parachute orange. Certains aspects de sa vie hassidique lui manquent néanmoins. « La dimension communautaire n'est pas un aspect fondamental de notre société, ici au Canada. » L'engagement dont témoigne la communauté hassidique lui inspire

toujours du respect, et il voit à quel point des gens souffrent dans la société séculière. « Maintenant, quand je me réveille le samedi matin, je peux décider de me gratter l'entrejambe ou de regarder *Matrix Revolutions* [au lieu d'aller à la synagogue] », dit-il. « Je ne vais pas m'ennuyer, mais qu'est-ce que j'investis ? » Lors d'un brunch de l'organisme montréalais Forward, fondé en 2016 pour accompagner les hassidim qui quittent leur communauté, un autre ex-membre m'explique que le bonheur du Juif hassidique est un état plutôt que le résultat d'acquisitions matérielles ou de réalisations séculières.

Son observation touche une corde sensible en moi, et chez beaucoup de gens de mon entourage qui vivent du côté séculier du mur. Nos modes de vie modernes et individualistes comportent un prix à payer, celui de l'absence d'un sentiment d'appartenance plus profond. Les hassidim qui me gardent en respect ne le font pas parce qu'ils ne m'aiment pas à proprement parler. Seulement, ils craignent que leur fibre communautaire si durement acquise ne survive pas, à moins qu'on la ceigne d'étanches frontières. Et une partie de ma galerie se trouve à en faire partie.

•

Je n'ai jamais fréquenté la synagogue qui se trouve dans ma rue. Les quatre résidences qui la composent, reconverties au fil des décennies, constituent le *shul* principal de la secte Belz. Des hommes y entrent et en sortent tous les jours. Sa vue m'intimide : on dirait un pays étranger à quelques portes de chez moi.

Je téléphone à Cheskie Weiss, un hassid à l'esprit ouvert à la barre du blogue [bilingue] *Outremont Hassid,* qui vise à ouvrir le dialogue avec la société québécoise, et lui propose une rencontre à la synagogue lors d'un prochain shabbat. Ni timide ni doctrinaire, le blogueur m'avait dit, lors d'un précédent entretien, qu'il est bénévole dans un programme de mentorat à l'intention des jeunes mariés hassidiques. Certains des conseils qu'il donne aux hommes proviennent d'une ancienne suggestion talmudique selon laquelle l'homme devrait laisser la femme jouir la première. Certaines vérités transcendent la religion.

À la synagogue, je me retrouve au milieu d'un océan de hassidim. Un homme devance l'anxiété qui me guette en s'avançant vers moi : « Vous cherchez Cheskie ? Suivez-moi. » Il me conduit jusqu'au banc où se trouve Cheskie Weiss pendant que des enfants fixent sans gêne l'étranger que je suis. Peu après mon arrivée, nous entonnons *Shema,* une prière phare dont les premiers mots sont : « Écoute, Israël. L'Éternel est notre Dieu. L'Éternel est Un. » Pendant que j'invoque l'unité du peuple juif, ma distance critique s'amenuise et je me sens faire partie de tout ce qui m'entoure. Mon propre mur de jugement hipster athée s'écroule. Pendant un instant d'euphorie, je ne fais qu'un avec ces étrangers et les accepte tels qu'ils sont.

Quelques secondes plus tard, je lève les yeux vers la mezzanine, où sont cachées les femmes. Quatre ou cinq ombres s'agitent derrière la mekhitsa (une séparation faite d'un treillis en similibois). Ma transe s'évanouit quand je réalise que cette démonstration de ségrégation est un microcosme du sexisme hassidique. Mes enfants, nés d'une *shiksa* et bien au fait du féminisme séculier, ne seront jamais les bienvenus ici. Ma tante non plus.

Entre deux incantations en hébreu, les gens bavardent. Contrairement à de nombreuses églises où je suis allé, la synagogue bourdonne d'une vie sociale. À la fin du service religieux, des hassidim me saluent. Mes voisins, les deux Joseph, n'ont jamais été aussi chaleureux ; Yoshua, un illustre inconnu dont j'ai reçu le courrier pendant des années, se présente en me disant qu'il a occupé mon logement avant moi. « Vous voyez, il y a un lien entre votre maison et le *shul* ! » dit-il. Un autre homme traverse la synagogue pour venir me serrer la main et me saluer comme le ferait un ami de longue date. Voyant que je ne le reconnais pas, il semble presque blessé et insiste : « Je suis votre voisin ! »

J'exprime plus tard ma surprise à Cheskie Weiss : « Aucun de ces hommes n'a jamais pris la peine de me saluer ou même de me regarder », dis-je. « La rue n'est pas un endroit pour parler », répond-il, révélant une différence culturelle déterminante entre les sphères publiques francophone et hassidique. « Il y a le *shul* pour ça. »

Je m'apprête à partir quand trois étrangers me souhaitent un bon shabbat et me demandent pourquoi je ne suis jamais venu dans cette synagogue. Ils me regardent comme si mon absence, alors que j'habite si près depuis tant d'années, était insensée. Attendaient-ils que je fasse les premiers pas en venant ici, dans le cœur spirituel de leur communauté ?

C'est en cet instant que l'attrait de la vie hassidique, dans la mesure où un étranger peut le ressentir, m'apparaît le plus puissant. Mon travail, à titre de commentateur social, est de critiquer le mode de vie des hassidim ; en tant que voisin, cependant, je veux simplement interagir avec eux. Ma colère et mon irritation sont l'envers de mon désir frustré de communiquer, de sentir que je suis de la rue que j'habite, que j'en fais partie. Et dans ce désir universel qui nous habite, nous sommes tous de la même religion. ■

Traduit de l'anglais (Canada) par Johanne Tremblay. La version originale de ce texte est parue dans le numéro de mars 2017 du magazine The Walrus.